

LE CARDINAL PIE ⁽¹⁾

« *Episcopus ego sum!* « Je suis évêque! » A ce titre, je suis parmi vous le consul de la majesté divine, l'ambassadeur et le chargé d'affaires de Dieu. Si le nom du Roi mon maître est outragé, si le drapeau de son fils Jésus n'est pas respecté, si les droits de son Église et de son sacerdoce sont méconnus, si l'intégrité de sa doctrine est menacée, — je suis évêque, — donc je parlerai, je tiendrai haut et ferme l'étendard de la foi, l'étendard de mon Dieu. Les pusillanimes pourront s'en étonner, les esprits d'une certaine trempe pourront même s'en scandaliser; c'est pourquoi j'ai voulu m'en exprimer librement dès aujourd'hui, parce que vous ne sauriez suspecter à cette heure l'abondance de charité qui déborde de mon âme.

« La paix! Oui, sans nul doute. C'est le désir ardent de mon cœur, c'est le besoin de ma nature, c'est l'inclination de mon caractère. Mais l'Esprit-Saint m'a enseigné que l'amour de la vérité doit passer avant tout autre amour, même avant l'amour de la paix : *Veritatem tantum et pacem diligete.* »

C'est ainsi que parlait, le 8 décembre 1849, Louis-Édouard Pie, évêque de Poitiers, en montant pour la première fois dans la chaire de sa cathédrale; toute la vie de ce grand serviteur de l'Église peut se résumer dans cette page où respirent une si noble dignité et une volonté si ferme de défendre la cause de la vérité. Voilà le programme exact de son épiscopat, la règle immuable de sa conduite; et lorsqu'on jette un regard sur les cinquante ans de sa vie sacerdotale, on admire l'invincible unité d'une existence tout entière

(1) *Histoire du cardinal Pie, évêque de Poitiers*, par Mgr Baunard, prélat de la maison de Sa Sainteté. 2 vol. in-8°, chez Oudin, 1886.

consacrée à l'éducation des âmes, et de laquelle on peut dire mieux que de tout autre : *Qualis ab incepto*.

Le beau livre que Mgr Baunard vient de consacrer à cette noble mémoire restera très certainement comme un des plus attachants tableaux de l'histoire religieuse contemporaine; au milieu des tristesses de l'heure présente, cette grande figure prend un aspect plus imposant encore, et nos regrets d'une telle perte s'ajoutent à la reconnaissance qu'un catholique doit rendre à ses éminents services.

Toute existence au-dessus du vulgaire se distingue par des saillies qui lui sont propres, et, malgré leur apparente diversité, les multiples côtés d'une vie humaine viennent aboutir à une idée maîtresse qui explique tout : ici nous sommes en présence de l'évêque tel que notre imagination le peut dignement concevoir : la noblesse de ses sentiments est si paternelle, la majesté de son caractère est si virile, l'orthodoxie de ses lumières est si éprouvée, qu'il faut bien reconnaître un pasteur parmi les pasteurs, et saluer celui que Pie IX déclarait « brave » entre tant de courageux prélats, et que Léon XIII considérait comme « son bras droit en France ».

Sans attendre les dernières années de son adolescence, Dieu semble avoir marqué d'une empreinte spéciale cette intelligence d'élite; les difficultés d'une position sociale plus que modeste tombent en présence d'une vocation dès longtemps désirée; les dangers d'une santé débile disparaissent à leur tour, et la tendresse d'une mère sait ajouter des sacrifices extrêmes aux premières privations qu'elle s'était imposées.

A l'ombre de cette cathédrale de Chartres qui demeure comme une des plus pures manifestations de la victoire de l'ogive dans le fécond épanouissement de l'art chrétien au onzième siècle, aux pieds de l'antique statue pieusement vénérée de Notre-Dame de Sous-Terre, nous voyons le jeune écolier, bientôt l'orgueil de ses maîtres, devenir le prêtre qui se donne sans réserve aux âmes qu'il veut gagner à Dieu. Les fortes études de sa studieuse jeunesse trouvèrent un appui plus solide encore au Grand Séminaire de Paris; ses qualités naturelles ne purent que se développer sous une triple et féconde direction dont il garda, jusqu'au dernier soupir, la légitime reconnaissance.

Il fit l'apprentissage de la vie sacerdotale sous la paisible houlette des prêtres de Saint-Sulpice, toujours ces « hommes vénérables par leur simplicité et leur savoir, — dont parlait Fénelon, — qui, étran-

gers eux-mêmes aux dignités de l'Église, portent sans orgueil le mérite d'avoir préparé, depuis deux siècles, tout ce qui a le plus illustré l'épiscopat et le sacerdoce français ».

Après le stage du ministère pastoral auprès d'un saint prêtre de la plus haute valeur intellectuelle et de la plus entière fermeté de caractère, il eut encore l'heureuse fortune de faire le noviciat de la vie épiscopale aux côtés d'un prélat digne des temps antiques, ce vieil évêque de Chartres, Mgr Clausel de Montals, qui fut pasteur dans le sens supérieur du mot, vigoureux dans la polémique, intrépide dans la résistance, et encore plein, dans sa mâle vieillesse, d'une belliqueuse franchise, qui commandait le respect et la vénération.

Dès son entrée dans les ordres, l'abbé Pie est fixé sur le cours particulier que prendront ses travaux : il a promptement reconnu l'inanité des erreurs contemporaines ; par l'étude de l'histoire ecclésiastique des premiers siècles, il puise aux sources de la tradition et se trouve par là même solidement armé contre les attaques des modernes contempteurs de la Révélation.

Son zèle se nourrissait d'ailleurs des enthousiasmes de son époque ; il arrivait sur la scène du monde à une heure où un rayon de jeunesse et d'espérance passait sur les cœurs catholiques ; ce grand mouvement de restauration des choses religieuses se portait sur toutes les branches de la science sacrée : histoire, art, liturgie, et tendait à nous rendre, dans sa pureté antique, la physionomie de la religion de nos pères.

Malgré sa modestie, l'éclat de son jeune talent eut bientôt franchi les bornes du diocèse de Chartres ; le charme d'une parole déjà servie par la sûreté de ses études dogmatiques et la connaissance de la sainte Écriture attirait ses auditoires et les captivait ; on cite comme un des plus grands succès oratoires de l'époque le panégyrique de Jeanne d'Arc qu'il prononça à Orléans, où, le premier des orateurs sacrés, il sut mettre en relief les vertus de sacrifice de la grande Française, et apporter à sa mémoire non plus le très légitime mais insuffisant hommage d'une reconnaissance exclusivement patriotique, à laquelle il voulut joindre les chants de triomphe qu'accorde l'Église aux victimes d'un dévouement surnaturel.

C'était peut-être pour encourager un talent déjà mûr, mais c'était encore pour donner à l'administration de son diocèse un appui plein d'avenir, que Mgr de Montals nomma l'abbé Pie vicaire

général de Chartres, le préparant ainsi à des destinées dont il était déjà possible d'entrevoir la grandeur.

Aussi lui seul demeura-t-il surpris quand, malgré ses supplications et ses larmes, le siège de saint Hilaire lui fut confié par la Providence avant l'âge de trente-quatre ans, et qu'il vint prendre possession de cette terre de Poitou qu'il devait tant aimer et qui le lui rendit si pleinement; terre de piété et de souvenirs qui garde, dans son sol un peu dur, des ferments de sève catholique que, pendant quarante années, son évêque saura magnifiquement mettre en œuvre, en faisant briller la pure et radieuse lumière de ce flambeau sacré allumée depuis de longs siècles par sainte Radegonde et saint Martin.

Il sut, dès la première heure, captiver les cœurs par une affabilité, une tendresse et une dignité éminentes; la fermeté inflexible de ses principes n'enlevait rien à la grâce de son abord, et son exquise bonté rehaussait la majesté de son caractère; aussi devint-il promptement, et demeura-t-il jusqu'à la fin, le plus estimé et le plus vénéré des pasteurs.

Il avait au service de la vérité une parole pleine d'urbanité et de force; un critique expérimenté en a bien saisi toute l'énergique délicatesse, quand il a dit :

« Sa conversation, étincelante d'esprit, merveilleuse d'à-propos, de variété, de grâce sérieuse, tenait suspendu à ses lèvres quiconque venait le visiter dans son salon et dans son cabinet, accessibles à tous. Elle avait le miel des abeilles de l'Attique, au besoin elle en avait le dard; mais, sous sa parure éblouissante, la beauté supérieure et la plénitude vigoureuse de la pensée chrétienne restaient toujours visibles. On sortait nourri et ravi tout ensemble; et, ce qui ne gêne rien, on sentait que sous l'influence de cette électricité de la parole, on avait soi-même mieux pensé et mieux dit que de coutume. »

Sa parole publique, appuyée fortement sur une robuste érudition, débordait encore de poésie, et la nature se surnaturalisait sur ses lèvres ou sous sa plume. Une connaissance approfondie des sciences sacrées apportait à tout son discours une autorité invincible; son commerce assidu avec les Livres saints lui donnait un à-propos et comme un sens secret pour trouver les applications les plus heureuses; il était, par excellence, l'homme de la Bible; on dirait qu'il a reçu ce don d'interprétation dont parle l'Apôtre : *Interpretatio*

sermonum, et l'on comprend bien ce passage d'une lettre qu'on lui écrivait de Rome : « Quels merveilleux textes vous savez trouver ! Il faut qu'il y ait pour vous une germination de la Bible, au jour, à l'heure, au coup de soleil qui vous convient. »

Pour lui, ces qualités personnelles ne devaient jamais être que des armes de vérité et de justice, et c'est à s'en servir avec une persévérance sans relâche, qu'il acquit les meilleurs titres à l'admiration du monde religieux dans la triple majesté de son sacerdoce : Père, Apôtre et Docteur.

Père ! ah certes, il l'était et avec une tendresse qui tenait au plus profond des entrailles, quand il recueillait de misérables petites infirmes avec un soin touchant ; que de prêtres ont connu sa générosité discrète, que de pauvres communautés lui doivent le pain du corps en même temps qu'il leur distribuait si magnifiquement le pain de l'intelligence et de la vie ; dans ses visites pastorales, il aimait causer avec les humbles, expliquant avec une douce charité une parabole de l'Écriture aux enfants et aux villageois, lui qui commentait avec tant de largeur les paroles saintes. Quelle ingénieuse charité pendant les tristes jours de l'invasion allemande, quand il changeait son évêché en ambulance et qu'il parcourait les vastes salles de son séminaire transformé en hôpital pour les blessés.

Il ouvrait tout grands les bras de la miséricorde, et il n'a jamais failli à la parole qu'il prononçait en arrivant à Poitiers : « Le vieillard qui viendra heurter à la porte de son Evêque ne trouvera qu'un fils. Le jeune homme ne trouvera qu'un père ; que cette convention soit faite aujourd'hui pour toujours. » Et quant à ceux qui crurent que la bonté du pasteur se voilerait sous la majesté du pontife, « ils n'avaient vu que sa cuirasse sans sentir le cœur qui battait dessous ».

Trouverait-on un prélat d'une plus apostolique ardeur ? Qui a mieux résisté aux efforts de l'impiété, qu'ils fussent déchaînés par la démagogie ou qu'ils vinssent du despotisme ? Ce serait un magnifique champ à parcourir que celui de ses multiples travaux de restauration religieuse : par ses soins, la Compagnie de Jésus revenait à Poitiers après de trop longues années d'absence ; les portes de Ligugé, ce premier monastère de France fondé par saint Martin, s'ouvraient pour laisser entrer de nouveau les enfants de Saint-Benoît ; il fondait l'œuvre des missionnaires diocésains sous le nom d'Oblats de Saint-Hilaire ; les chanoines de Latran, violemment

chassés de Rome, trouvaient, grâce à lui, un asile près du sanctuaire de Beauchesne, sur cette terre de France qui bientôt après allait souffrir, elle aussi, de pareilles violences; saint Dominique voyait ses fils, appelés par l'Evêque, créer à Poitiers une pieuse et apostolique maison. Le Carmel, la Visitation, les Dames de Sainte-Croix et tant d'autres communautés connaissent son dévouement à leur mission sainte; car son grand cœur, tout fortifié par une très profonde piété, nourrie de foi et d'amour plutôt que très chargée de pratiques, aimait les ordres contemplatifs qu'il regardait comme ses meilleurs auxiliaires auprès de Dieu. Mais son âme débordait en travaillant à l'accroissement de ses prêtres séculiers: il avait, au plus haut point, le respect et l'amour de l'esprit paroissial, et dans les six registres in-folio sur lesquels il écrivait chaque soir, en un style laconique, les actes épiscopaux de son ministère, on a pu constater qu'il avait consacré de sa main cent églises nouvelles dans son vaste diocèse.

Avec Pie IX, le monde catholique tout entier a salué dans Mgr Pie le « successeur d'Hilaire », et saint Fortunat semble avoir écrit de lui aussi bien que de son illustre modèle, quand il a laissé ces vers :

Doctor apostolicus vacuans ratione sophistas,
 Fontibus ingenii sitientia pectora rorans,
 Ritè sacerdotii penetrabilia jura gubernans,
 Hilarius famæ radios jaculabat in orbem.

Un de ses soins les plus chers fut la réforme liturgique de son diocèse: justement persuadé de l'incontestable supériorité de la prière liturgique sur la prière individuelle et également convaincu du sensible avantage procuré aux fidèles par la conformité de leurs oraisons avec celles de Rome, il fit rejeter, mais avec une juste et patiente prudence, ces formes vieilles à peine d'un siècle, infestées de l'erreur janséniste, et même de pire encore, produites en opposition à la discipline du concile de Trente et aux constitutions du Siège Apostolique.

Il avait pu étudier la beauté des cérémonies romaines dans cette glorieuse abbaye de Solesmes, boulevard de l'orthodoxie et de la science sacrée, et ses convictions étaient déjà formulées dans cette page éloquente dont le style rappelle les passages les plus brillants de Montalembert pour la même défense de l'art chrétien :

« Les mains qui ont déshonoré nos vieilles églises, abattu nos

jubés, badigeonné nos ogives et replâtré nos vouîtes d'ornements à la Louis XV, ont aussi déchiré les plus belles pages de nos missels et de nos antiphonaires, remplaçant par de plates compositions modernes les mélodies antiques. »

Il eut une part prépondérante aux conciles provinciaux que l'on vit se réunir sous la présidence du cardinal Donnet ; la fermeté de sa doctrine en fit un des membres les plus utiles et, dans ces fraternelles entrevues, il préparait déjà les enseignements que sa plume distribuait à ses prêtres dans des circonstances solennelles.

Ses instructions synodales, sur les erreurs du temps présent, resteront comme les plus nobles monuments élevés par la science catholique contre les faux dogmes des docteurs irrégieux. Toutes ces théories retentissantes mais éphémères, revêtues pour un jour d'une forme plus ou moins attrayante, tombent sous les coups vigoureux du champion de l'Église : le déisme mitigé, l'athéisme sceptique, le naturalisme sous toutes les formes, sont attaquées de front et victorieusement écrasés. Les conséquences de ces funestes doctrines sont déduites avec une implacable logique que les faits ne confirment que trop bien aujourd'hui. Quelle sérénité dans l'enseignement ! quelle force dans la dialectique, quelle ampleur dans la discussion ! — Mgr de Poitiers parlait en docteur et défendait en véritable père le troupeau dont il avait la garde. Sa parole vengeresse fortifiait les âmes hésitantes, et les bénédictions du Saint-Siège accroissaient encore l'autorité de ses protestations.

C'est dans ce même amour de ses diocésains qu'il protégeait leurs enfants contre les manœuvres envahissantes du monopole universitaire ; il usait, dans la mesure du possible, des armes que lui laissait alors la loi de 1850, bien qu'il n'eût jamais éprouvé pour elle l'enthousiasme de ses propres auteurs ; il demeurait justement reconnaissant envers eux des bonnes intentions qui les animaient, mais craignait les conséquences de l'omnipotence de l'État dans un pays où le gouvernement change avec une terrible facilité, et, tout en applaudissant aux premiers résultats heureux, son clairvoyant esprit apercevait déjà le texte de cette même loi devenir l'arme perfide qui nous frappe aujourd'hui.

Tous ces grands coups d'épée qui faisaient autant d'irréparables brèches dans l'édifice des illusions modernes ne furent point portés sans irriter un pouvoir qui s'obstinait, par un faux point d'honneur, à garder, en complice, les portes de cette forteresse demantelée.

Les luttes de l'évêque de Poitiers, à cette occasion, resteront célèbres; par la virile énergie de ses remontrances, il troublait le calme trompeur qu'un pouvoir voudrait toujours garder sur sa stabilité future; bientôt il eut à subir les mille vexations d'une administration hostile, chacune de ses paroles devenait justiciable de l'exégèse ingénieuse des commissaires de police et des gardes champêtres, et il ne pouvait plus prononcer en chaire le nom de Ponce-Pilate ou d'Hérode, sans que le gouvernement s'empressât de conclure avec un à propos plein d'humilité : Hérode, c'est moi!

Et cependant, s'il combattait la politique impériale, ce n'était certes pas, malgré ses convictions de royaliste, par un vulgaire et étroit parti pris, mais pour les craintes que lui inspiraient ses doctrines sociales. Dès 1852, il avait prononcé cette phrase profonde : « L'Empire, en amenant la sécurité, a emporté la sagesse. » Mais il s'était gardé avec une inébranlable patience et une certaine mélancolie des deux opinions adverses qui divisaient le clergé de France, ne partageant pas les grandes espérances des uns, tout en reconnaissant, avec joie, les premiers services rendus à l'Église, — répudiant surtout les mesquines taquineries des autres, montrant ainsi que cette conduite n'est pas le secret du grand nombre et que l'âme qui le possède est une âme maîtresse.

« Il a plu à Jésus-Christ de me prendre dans la poussière, pour m'élever au rang des princes de son Église, écrivait-il à un ministre de l'empereur; je ne me sentirai digne de tout ce que Jésus-Christ a fait pour moi, qu'autant que, pour ma part, je saurai me mettre au-dessus de la chair et du sang, pour plaider la cause de son Église; et le jour où j'aurai pu, non seulement faire, mais encore souffrir quelque chose pour elle, serait le plus heureux jour de ma carrière épiscopale. »

Ce courage apostolique le préparait naturellement à la charité envers les personnes, et nul de ceux qui le connaissaient ne fut surpris le jour où il parla de l'empire détruit avec cette calme commisération : « Nous ne serons pas de ceux qui se respectent assez peu, pour insulter aux tombés. Leurs noms que nous taisions au temps de la prospérité, nous les prononcerions, s'il le fallait, pour demander aux hommes respect et silence envers l'infortune, à Dieu pardon et consolation pour le malheur et l'exil. »

La défense des principes n'est pas seulement périlleuse, elle est encore difficile parfois, car elle désoblige les idées plus ondoyantes

des esprits ennemis du combat, mais le courage du successeur d'Hilaire ne recule pas devant cette tâche pénible, et au sein de conflits qui le désolent sans le troubler, nous le voyons conserver indivisiblement un respect de la vérité et un respect des hommes, qui lui sont une force, comme ils sont encore pour nous un exemple.

Tandis que d'autres voulaient obstinément demeurer sur le terrain toujours contingent des libertés humaines, il se retranchait avec une confiance invincible dans le droit de la vérité absolue. Tout plein des grandes traditions romaines, nourri de la moelle même des Pères, il n'encourageait pas des « vérités de circonstance » et il estimait que ces principes de 89, que certains osent bien appeler un « programme de vie », ne sont que les germes empoisonneurs des nations qui vont périr.

Fidèle à la hiérarchie en toutes choses, il s'adressait aux prêtres dont il avait le soin, et si l'admiration universelle portait au loin les immortels enseignements de sa bouche autorisée, il n'en demeurait pas moins convaincu qu'un évêque « peut beaucoup en restant dans sa sphère diocésaine et qu'il pourrait moins s'il en sortait pour se produire ailleurs ». Dédaigneux pour lui-même des petits triomphes de brochures, craignant les joutes plus brillantes que solides dans les académies et les salons, c'est sur les remparts de l'Église, le bouclier de la tradition à la main, qu'il manie le glaive de la doctrine sans descendre de son siège de juge ni quitter sa chaire de docteur.

Cependant le pontificat de Pie IX s'avanceit au milieu des contradictions des hommes et des bénédictions du ciel. Le glorieux Pontife venait d'attirer sur l'Église les miséricordes de Marie en augmentant la vénération des fidèles envers elle ; il avait depuis porté des condamnations solennelles que l'irrégion des uns et la faiblesse des autres rendaient nécessaires ; et, tout préoccupé des maux grandissants d'une société en péril il voulait donner au monde une base inébranlable qui pût résister au courant des opinions : il convoqua donc ses frères au Vatican pour s'assurer de leur généreux concours.

Nul plus que l'évêque de Poitiers n'était mieux préparé à ces grandes assises de la chrétienté : la confiance du Souverain Pontife l'avait dès longtemps désigné pour faire partie de cette commission intime qui, par ses études, son expérience, ses travaux, prépara les matériaux de la célèbre Encyclique *Quanta cura*.

L'estime de ses collègues lui fit prendre place à la *Commission* la plus importante : celle de la doctrine et de la foi.

On sait toute l'importance de son rôle pendant cette époque à jamais mémorable, et quel puissant appui sa vaste érudition vint apporter à l'éclaircissement définitif de la question de l'Infaillibilité. Mais sa prudente réserve rehaussait encore l'ampleur de son talent, il avait toujours compris qu'à Rome, toute individualité doit disparaître devant une unique personnalité, et qu'un Évêque s'amoin-drirait en acceptant le rôle, d'ailleurs assez singulier, de chef de parti, là où il ne peut y avoir d'autre chef que le Pape; il se garda donc de s'inscrire pour ou contre les divers systèmes imprudemment discutés par l'opinion publique, laissant le champ libre aux ergoteurs et aux dissidents; tranquille sur l'action prochaine de Saint-Esprit, il se préparait, dans un religieux silence, à ses graves fonctions de juge, se contentant de prémunir les prêtres de son diocèse contre les erreurs gallicanes d'un ouvrage, depuis mis au pilon, et les prétentions hautaines d'un article de revue, tout en livrant à leurs méditations cette parole pleine de foi : « Daigne le Seigneur vous accorder à vous et à moi, la grâce, comme disait saint Vincent de Paul, de n'avoir jamais été que du parti de la vérité, *avant* comme *après* les décisions de l'Église. »

Combien elle était « opportune » à bien mettre en lumière cette vérité si consolante de l'Infaillibilité qui fait, à l'heure présente, notre joie et constitue l'invincible aimant qui nous groupe tous autour de la chaire de Pierre. Dieu voulut particulièrement choisir, dans notre pays de France, trois hommes pour amener les esprits à cette unité catholique, trois enfants du peuple, mais de ce vrai peuple croyant et fidèle qui est une des forces vives du pays : l'Évêque, le moine, le laïc : l'Évêque, qui défend la doctrine, protège la foi, instruit les fidèles; — le Moine que, dans un bref à l'univers catholique, le Pape appelle « son ami dévoué », et qui remet l'antique prière en honneur chez une nation qui avait désappris la langue de l'Église; — le laïc, qui combat jour par jour, durant quarante ans, l'impiété et l'irréligion sur leur propre terrain, avec une ardeur vengeresse, et dont l'incontestable génie a bien mérité ce simple titre d'honneur qu'en un jour de contestation il revendiquait avec une fière modestie : « Quelqu'un du peuple chrétien ! »

Après cette grande joie, il semble qu'aucun autre rayon de bonheur ne doive souffler sur les jours si remplis déjà de Mgr Pie.

La guerre apporte à son patriotisme d'inconsolables tristesses, les amis tendrement aimés disparaissent peu à peu ; la vulgarité des événements et la petitesse des hommes lui causent un involontaire dégoût ; il va, du moins, demander à Dieu consolation et courage sur la tombe des martyrs de la rue de Sèvres, et garde un suprême espoir pour la France, en célébrant les nobles soldats tombés sous l'étendard du Sacré-Cœur, comme les victimes expiatoires qui, par leur sang généreusement offert, nous ont acheté un avenir meilleur.

Il eut surtout foi en cet avenir, en une heure de légitime espérance où son grand cœur avait cru que l'aube de jours prospères blanchissait déjà l'horizon politique ; son âme sacerdotale s'en réjouissait, car elle était ennemie d'un fatal indifférentisme ; elle n'ignorait pas que les intérêts de l'ordre spirituel sont aussi en cause dans le choix et le jeu des institutions publiques et que le prêtre, d'ailleurs citoyen de deux cités, ne peut s'en désintéresser par insouciance ou par lassitude.

L'ouvrage de Mgr Baunard nous révèle une page presque ignorée de sa vie : appelé par la confiance d'un prince éminemment catholique à tracer le programme de la monarchie chrétienne, il se montra le digne conseiller de celui que la Providence nous laisse pleurer encore.

Le grand évêque avait puisé dans le commerce journalier des livres saints les fortes maximes qui forment l'homme d'État, et il savait poser les principes tutélaires qui seront la gloire de la maison de France et la force de la nation, le jour où la première se sentira de taille à saisir le glaive de la justice, et où la seconde manifestera son amour pour le droit et la vérité.

Rendre Jésus-Christ au monde qui s'en éloigne et faire briller les maximes du droit dans les constitutions des peuples, avait été le grand espoir de sa vie. — Dieu, qui lui enlevait tant d'anciennes affections, lui accorda cette consolation suprême de voir apparaître de jeunes soldats de la même cause sacrée, et ce fut avec une particulière bonté qu'il accueillit et salua les premiers champions de cette œuvre de régénération sociale qu'il estimait si nécessaire. Par deux fois, il reçut à Poitiers les représentants des associations ouvrières de France ; il fortifia de ses conseils autorisés le comte Albert de Mun, dans la généreuse entreprise qu'il tentait pour le salut du pays. Ce fut avec une joie paternelle qu'il vit porter à la tribune française ses éloquents revendications catholiques, saluant,

comme une aurore, ces triomphes de la parole chrétienne dans les débats parlementaires.

Quand il eut mené le deuil de ses meilleurs compagnons d'armes, le ciel lui enleva cette mère pleine de mérites et d'années, qui restait son affection la plus douce depuis soixante ans.

Enfin, le grand coup qui atteignait l'Église universelle, le trouva particulièrement sensible; Pie IX venait de retourner à Dieu, Pie IX le père, l'ami, l'inspirateur de l'évêque de Poitiers.

Il s'agenouilla avec une profonde espérance aux pieds de Léon XIII, et nul ne peut savoir combien étaient dignes l'un de l'autre le Pape et l'Évêque qui savaient allier tous deux les temporisations de la charité aux hardiesses de la résistance.

L'éminente dignité de prince de l'Église vint ajouter un lustre suprême aux illustrations qui, déjà, lui faisaient une place spéciale dans le monde catholique; mais, comme si sa modestie eût voulu effacer, par une humilité plus grande, le légitime honneur que le Souverain Pontife lui décernait avec joie, le nouveau membre du Sacré Collège voulut recevoir, en même temps que la pourpre cardinalice, l'habit du pauvre et séraphique saint François.

Ses voyages à Rome furent plus fréquents que jamais; il semblait voir lui-même les forces d'une vie consacrée au service de Dieu s'épuiser peu à peu, et quand la maladie terrassa, en une heure, cette existence précieuse, nul mieux que Léon XIII ne sut quelle perte faisait l'Église de France, car sa confiance et son affection venaient de lui réserver un rôle prépondérant dans la terrible crise religieuse qui s'ouvrait déjà à cette date funeste du mois de mars 1880.

Et maintenant, s'il faut parler du mérite de ce livre, il nous sera permis de constater combien le charme en est doux; on ne saurait adresser à Mgr Baunard un plus bel éloge que de dire que son ouvrage est digne des grandes choses qu'il rapporte; dans une sobre et impartiale vérité, il expose les faits de ces longues années d'apostolat avec une sûreté de jugement, dans laquelle on peut voir la légitime influence du commerce intime avec un grand cœur qui jette un rayon de son mérite et de sa gloire sur ceux qui l'ont aimé.

« C'est un livre de vérité, de respect et de paix », — dit l'auteur, dans sa préface; Mgr Baunard nous voudra laisser dire que c'est encore un livre de lumière : le très solide monument qu'il élève à la gloire de ce grand Évêque, est un des meilleurs résumés de la doc-

trine catholique, dans ses plus hautes et ses plus viriles applications.

Livre de vérité et de respect, car celui qui en est l'objet n'eut d'autre passion en ce monde que celle de la sainte Église Romaine, qui est la grande école de la justice.

Livre de paix, — de cette paix calme comme le droit, forte comme la vérité, féconde comme l'amour ; de cette paix invincible et triomphante, non pas tristement obtenue par des concessions plus ingénieuses que solides, mais d'autant plus chèrement aimée qu'elle est la juste récompense de généreux et persévérants combats.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

